

Joël Vernet

Cahiers du lent chemin

Tu parles du fond de la grotte, de très loin tu parles du fond de la cage, de la cellule et peu qui passent, t'entendent, prêtent l'oreille, mais qu'importe puisque l'essentiel est de parler, fût-ce à voix basse, de mener cette parole vers la lumière, vers le dehors de la grotte, devant les yeux éberlués du Lecteur.

Si nous les regardons fixement ou tout au moins avec attention, les objets vivent. Ainsi les vieilles casseroles noircies au cul, mes compagnes depuis tant d'années. Et le vieux couteau dont j'use pour la cuisine et les champignons. Ainsi les hommes se sont toujours entourés d'objets qui leur causent parfois bien des inquiétudes.

Être vivant à cet instant est un pur miracle. Si chacun avait conscience de cela, d'être vivant sur la terre, il refuserait à jamais toute barbarie, enverrait le mal, la guerre, dans les cordes.

Après une longue marche, boire à la fontaine comme une bête.

En Syrie, la main étrangère agite le tison. Les sacs en plastique noir souvent jetés dans les espaces intermédiaires, les terrains vagues, portés par les vents comme tous les autres débris, en particulier tout autour des sites archéologiques, les sacs en plastique donc, sont-ils eux aussi tachés de sang, à l'image de ce pays détruit, et les chiens errants, et les chats, et tous ces enfants facilement rieurs dans les ruelles d'Alep, où sont-ils ?

La mort est seulement l'horizon. Avant, il y a le vaste paysage de la vie. Et après : le silence absolu du néant (?)

Être vivant sur terre ressort d'un miracle. Mais ce miracle n'a rien de divin.

La fourmi audacieuse qui escalade le crayon, verse sur le flanc, repart de plus belle, arrive au sommet, redescend et ainsi de suite... Travail de Sisyphe.

Lorsque j'ai senti qu'ils étaient tous contre moi, j'ai su que j'étais sur le bon chemin. Le silence fit de toi un grand bavard.

Loin des villes, entre les odeurs d'encens, de cierge et de purin, j'ai lu l'épopée universelle dans le moindre brin d'herbe, dans toute chute du soleil au soir tombant.

L'été dernier, dans la vaste salle de la gare d'Odessa, la jeune femme, dos contre une colonne, photographiant discrètement ; ses yeux d'un bleu intense, lorsque je suis passé devant elle, absorbant l'ombre de mes chaussures car une lumière forte tombait de la verrière. La salle immense baignait d'une joie irradiante, composée de ce bleu et de cette ombre.

Il y a eu l'espérance divine, et l'expérience politique. La première a fait faillite ; la seconde est passablement ébranlée, même si l'on ne peut s'extraire complètement de l'Histoire commune. Jette toutes tes forces dans l'expérience quotidienne, celle qui t'annonce que chaque matin est un miracle, qu'il est bon parfois de vivre dans l'art de la conversation avec ton voisin, d'ouvrir grand ta porte à quelques visages fraternels, car un jour la mort jettera son linceul sur la terre nue, te demandant : « *Qu'as-tu fait, qu'as-tu été pour que la vie soit un peu plus douce à chacun ?* »

Tu es l'homme des chemins perdus, des périphéries, mais tu n'es pas l'homme des hauts sommets, en raison du vertige.

Écrire pour que la conversation des hommes ne soit pas totalement perdue.

Nos mères nous ont donné tant de jours à vivre. Alors que je vais sur le chemin, je pense à la mienne, enfouie dans le fauteuil d'une chambre silencieuse de la maison de long repos.

Il nous faut entendre la mort pour comprendre que toute vie est précieuse.

« *Le dépaysement est un mode fondamental de l'être-au monde.* » Belle formule de Heidegger qu'on aurait aimé qu'il s'appliquât à lui-même plutôt que d'approuver les crimes du III^e Reich qui haïssait le monde, qui mit fin à la vie de deux de ses meilleurs enfants : Hans et Sophie Scholl, exécutés par les nazis en 1943, car ils contestaient le régime hitlérien soutenu par Heidegger et tant d'autres.

Un visage sur un mot, un lieu. Duino. Ici où Rilke composa ses élégies, face à l'Adriatique. Et lorsque tu traversas auparavant la plaine du Pô, tu vis que l'époque consumériste avait en partie anéanti quelque chose (des formes, des paysages) qui s'apparentait à de la beauté. Le temps où Rilke écrivit son œuvre a sombré. L'urbain a envahi le paysage littéraire, l'urbain de pacotille. Tout reprendre à partir de cette pacotille-là, sans nostalgie aucune, mais ne jamais admettre que la beauté a définitivement disparu.

Puis en Slovénie, plus tard, contempler les treilles archaïques en forme de voûte au seuil des maisons de plain-pied. La douceur de cette Slovénie-là avec, en terre, la pierre et au-dessus, comme légères, les nobles vignes de *l'autre temps*. Les célébrer là aussi sans nostalgie, mais voir la composition du paysage non comme une déchirure, mais comme la tentative inébranlable de la douceur.

Belles elles sont à voir dans le jardin, les fleurs qui ont reçu hier au soir, « à la fraîche », la bénédiction heureuse du jardinier. Ce matin, fièrement, elles sont toutes redressées, prêtes à affronter la canicule. Elles paraissent converser entre elles, voire même me regarder et sourire en silence. Parfaitement à leur place dans ce jardin, leur aise est un bonheur. Un jour, tes yeux ne verront plus ce dont l'homme, parfois, a pris soin, qui était dans le monde sans tapage. Les jardiniers seraient-ils les prophètes contemporains ?

« *Que vivent longtemps encore herbes folles et lieux sauvages !* » (Hopkins)

Nous avons abandonné la raison où l'homme était tout, pour une pseudo-raison où l'homme n'est plus rien.

Les granges à foin en Slovénie, emblèmes debout des Temps anciens. Et pour toi, le signe d'enfance : les murets en granit, les poteaux de granit clôturant les pâturages et les joncs, dans la tourbe ; ajouter à cela, jonquilles, narcisses et douceur des soirs tombants.

Un avion glisse à vive allure sur la vitre de la porte du jardin (ou seulement son reflet ?) et le premier soleil vient lécher la table.

Le silence parfois te perce les tympans.

Autrefois, dans la « buanderie » d'un appartement du centre-ville où tu habitas longtemps, trop longtemps, inconnu dans l'immeuble, et presque tout à fait invisible dans la ville où durant tant d'années seulement quelques rencontres furent déterminantes, tu avais punaisé l'image découpée d'un journal, représentant un moulin en planches construit au bord de l'eau, avec, sur la rive, l'enfant-pêcheur. À tes yeux, cette image diffusait plus qu'un sentiment de quiétude, elle inventait le lieu de la paix, le lieu où tu pourrais vivre enfin. Et voilà, quelques années plus tard, dans un village isolé de Slovénie, tu découvris pareil moulin, tout en bois et toujours en activité, te dévisageant un brin moqueur, de ses deux ou trois cents ans d'âge, te révélant les vieilles poulies tournant au-dessus du fleuve. Même s'il n'était pas dans ce paysage, tu n'eus aucun mal à faire jaillir l'image de l'enfant qui se posa là, au bord des eaux tumultueuses ; et par la fenêtre de la façade sud, tu pus voir briller une ampoule, entendis la voix d'un homme, mais personne ne sortit dans la cour, qui n'était que la clairière dans ce bois loin de tout où travaillait le *Jadis*, sans se préoccuper des péripéties de notre époque.

Dans le sous-bois, l'humus recouvrait de très vieilles planches qu'escaladaient des escargots, gros comme le poing. J'admiraux leur lenteur et leur obstination. Transparaît chez l'escargot, une force bouleversante, une sorte d'entêtement qui ferait reculer un mur.

Le rouge-gorge, la mésange, dans le jardin, par leur soudaine venue, signent la dernière phrase.

Dans la nuit, descente à la cave par l'escalier de pierre, où une panière de linge attend de rejoindre le tambour. Il pleut. De fortes gouttes tombent de la vigne vierge sur mes épaules nues, mes avant-bras, et toute cette fraîcheur que je ne peux esquiver me donne comme un sentiment de résurrection : je butais sur une phrase depuis des heures et ma pensée semblait de marbre. Je n'étais plus qu'une pierre au-dessus d'un feuillet blanc.

La vie, seul, je ne l'ai pas voulue, mais je la vis, je la subis à moitié, j'essaie de la métamorphoser en un état joyeux même si, seul devant ma soupe, je ne comprends pas toujours les liens du destin qui m'ont conduit ici, dans ce village où je mène une vie d'ermite. Ont-ils agi autrement, mes contemporains ? Ont-ils bâti un royaume où ils ne sont jamais seuls ?

« *La poésie est une âme inaugurant une forme.* » (Pierre-Jean Jouve)

La merveilleuse vallée de la Vipava, à l'ouest de la Slovénie, dolène du Karst qui dévale vers Trieste, Duino, la mer et retient l'Autriche, en somme, les seuils du Nord de l'Europe. Les vignes ensoleillées et les treilles où l'on trouve de l'ombre. La douceur irradiante de ces paysages, même si plus au Nord est âpre le paysage. Comment ne pas se souvenir de ces vers de Kosovel, mort à l'âge de vingt-deux ans à Tomaj, village niché dans ce petit cœur de l'Europe que l'Histoire a si souvent maltraité :

Seul / par le village. / Dans la nuit / hurlent les espaliers /— le bora [le vent] escalade / les murs, cogne / à la vitre : « Qui ? » / La fenêtre éclaire / la nuit. / Et au bout du village / le pin gémit, / tressaille / quand il me reconnaît.

Kosovel, à peine traduit dans notre langue, visionnaire mort à 22 ans, en 1926.

Sous une treille, à Pliskovica, j'écris avec le figuier qui me regarde et sur les murs des fermes, les lézardes du temps affirment cette innocence que nous avons perdue à force de vitesse, d'âpreté au gain. La treille, le figuier m'annoncent que l'histoire ne peut barrer complètement l'horizon. Alors, lorsque je quitte l'auberge, je m'en vais marcher à travers les vignes et m'accompagne un peu, sans coquetterie, la jeune voix de Kosovel, qui se noya dans les brumes de Lubljana.

Je prends tout mon temps, mais je n'ai pas une minute à perdre.

J'entends la joie bondir dans mon cœur, comme une loutre qui plongerait dans l'eau. Ce n'est pas une petite chose. Les bons sentiments enferment, le cynisme tue.

Très loin des autres, je n'ai jamais été aussi proche de tous.

Comment le feu s'élève en toi ? Par la mélancolie ou par le silence ?

Le golfe de Trieste, vasque qui recueille les joies, les effrois, les bonheurs de l'ensemble de l'Europe.

Tes livres de chevet : *Voix* d'Antonio Porchia, l'œuvre entière d'A. Rimbaud. Les poèmes plus simples que la vie, d'Umberto Saba.

Le voyage des yeux : lorsque je regarde ma mère, si faible, recroquevillée, abattue, sans force, son mince corps vulnérable dans la grande chambre lumineuse, ses yeux m'entraînent dans le voyage qui fut celui de toute sa vie.

Dans une époque où, comme jamais, l'on réduit l'homme à une marchandise, un simple rebut, voire un déchet, il importe que la langue, la poésie, se lèvent, résistent, attaquent, pour dire enfin que l'Humain est notre bien le plus précieux. Que si nous broyons, si nous détruisons ce cœur de toute vie, nous serons rendus à la barbarie, et qu'aucune vie ne mérite de vivre si son unique objectif est celui de détruire.

L'abeille blonde sur la vitre sale. Elle avance si lentement, semble être à la peine, à l'agonie (?)

Nous avons longtemps roulé à travers des montagnes magnifiques, sur d'étroites routes aussi minces que des lacets, montant, descendant, surgissant, disparaissant, puis lorsque

nous arrivâmes à Kumrovec, la bourgade était quasi déserte, avec pourtant de très larges parkings susceptibles d'accueillir des foules. C'est ici que naquit Tito, « Le génial Yougoslave », mais aucun de ses portraits ne s'affiche dans l'écomusée qu'est devenu son village natal.

Je me souviens du panier en plastique étroit que je portais en bandoulière, et dans lequel ma mère glissait mon goûter – époque de l'école maternelle à S., dans un bâtiment aujourd'hui devenu un appartement, panier que j'accrochais à une patère, me hissant sur la pointe des pieds pour le recouvrir ensuite d'un manteau, d'un bonnet, ainsi que de mes petites moufles dans lesquelles je mettais un temps infini à glisser mes « menottes ». La neige, le vent dans la ruelle aux jours forts de l'hiver, étaient comme une gifle et nous courions jusqu'à la maison, mère nous tirant tous ensemble, comme un renne aurait tiré son traîneau. Au village, il nous a manqué la mer ou un autre horizon. Et nous nous sommes refermés sur nous-mêmes, flétrissant, séchant, perdant toute vigueur qu'animaient seules les vagues, la joie de l'étranger. Vivre en forteresse est une utopie stupide.

Une lampe, le soir, à l'angle d'une table, c'est une petite flamme pour le cœur. Tant de silence brûle dans cette solitude où je suis, loin, très loin du monde.

Le temps de l'enfance, s'il est l'une des fondations de mes livres, n'en est pas moins un pays lointain qui semble n'avoir jamais existé. Où sont les silhouettes fugitives de naguère, autrefois côtoyées, aimées, haïes ? Où sont les paysages, les maisons, les rues, les ruelles, la couleur de telle chambre, tel arbre dans une cour, telle ornière sur un chemin ? Le temps a fait son œuvre : ne me reste que l'infime souvenir que *cela a peut-être été*. La jeunesse, les enfants n'ont pas le moindre soupçon de ces traces anciennes qu'ils découvrent parfois sur des photographies et leur exclamation n'est que la surprise de considérer qu'il y a eu *un autrefois* que le présent recouvre, mais que l'avenir taira. Heureusement, tous, nous vivons dans le Présent, dans ce sentiment d'une vie éternelle que la maladie, la mort, viennent un jour déchirer, anéantir. Nous vivons sur des ruines qui prennent la forme de cathédrales, de palais, d'architectures indestructibles, mais vieillir c'est savoir que ce Présent est rongé de l'intérieur, que toute vie n'est qu'une immense termitière où rôdent la mort et la vie, d'un même élan.

Plus de champignons dans les bois, sous les branchages sombres. Nous voici à la *porte de l'hiver*.

Souvent, tu es allé entendre le martèlement des marteaux dans le souk des ferronniers, à Alep. Aujourd'hui, ville détruite, brûlée, saccagée par la barbarie religieuse.

Jour des morts. Pluie d'automne. Grisaille. Fumée des villages dans le ciel.

Le réparateur des vélos et mobylettes de notre enfance est mort sur la route voilà deux ou trois jours, à 92 ans, dormant sur un magot, dit-on au village et tous veulent partir à la chasse au trésor. Je me souviens du frère handicapé qu'il installait, l'été, au soleil, à l'entrée de l'atelier, de son visage toujours penché sur un moteur, sur une roue, de ses mains tachées de graisse, d'huile. Avec ses doigts, je l'imaginai écrire sur la vitrine les slogans dont son commerce avait besoin ; « *La Peugeot 102 vous offre la liberté.* » Nos parents nous achetèrent donc des Peugeot 102, que nous faisions pétarader comme des bolides. A.B., son prénom et nom. Et la boutique est fermée depuis près de vingt ans. Je

nous revois tous, au soleil, devant la boutique close, désormais.

La fontaine du village semblable à toutes les fontaines d'ici, creusées dans le granit, d'un seul bloc, avec, en bout, la faible entaille par laquelle l'eau s'écoule. Les bêtes ne viennent plus y boire (il n'y a plus de troupeaux), mais j'y entends encore son murmure apaisant.

Neige, tourmente. Le moineau se réfugie sous les dernières feuilles de la vigne vierge. Le merle frôle la vitre de son bec, me salue de tout son jaune, et repart à bride abattue dans les tourbillons du ciel.

Plus tard, dans la journée, deux visites : celle du chat qui, par ses miaulements, me fait ouvrir la porte, lui tendre l'écuelle. Puis le très vif rouge-gorge, les deux pattes en avant, qui s'engouffre dans la vigne vierge.

La nouvelle, la mauvaise nouvelle que l'on attend et qui nous glace. Le vent fou des nuits dernières. Le froid.

Ne pas se payer de mots.

La nuit d'un visage derrière la fenêtre qui s'entrouvre, puis se referme aussitôt sur le passage de la voiture. Puis, au milieu de la route, frôlant le goudron de ses grandes ailes, le rapace, presque un animal domestique à cet instant-là.

Ciel rouge-noir, somptueux. Ciel d'hiver.

Face à la fenêtre, l'oiseau pivote sur un poteau et lorsqu'il me voit derrière la vitre, en train de l'observer, il marque sa surprise, puis s'envole aussitôt : « Bel oiseau de l'avenir, n'aie aucune crainte. »

La vie est plus vaste que les mots qui la chantent.

Joël Vernet est né en 1954 au Puy-en-Velay. Vit en retrait dans un petit village au-dessus de la vallée du Rhône. Nombreux voyages aux quatre coins du monde dès les années 70, en particulier en Afrique et au Mali et en Syrie (il vit deux ans à Alep). Écrivain et poète. A publié une quarantaine d'ouvrages dont récemment : *Cœur sauvage* (L'Escampette, 2015), *L'Adieu est un signe* (Fata Morgana, 2015), *La vie tremblante*, (Le Paresseux, 2015), *Lettre ouverte à un marcheur déraisonnable* (Le Réalgar, 2016). Il travaille par ailleurs avec des photographes et des peintres (Bernard Plossu, Jean-Gilles Badaire).